

UN CERTAIN  
PAUL DARRIGRAND

PHILIPPE BESSON

UN CERTAIN  
PAUL DARRIGRAND

Roman



**VOIR DE PRÈS**

© Éditions Julliard, Paris, 2018  
© 2019, Voir de près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-212-7

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

« Sauver quelque chose du temps  
où l'on ne sera plus jamais. »

*Annie Ernaux, Les Années*

La photo, je ne la cherchais pas.

Je suis tombé dessus par hasard, parce que je m'apprêtais à déménager et que j'avais entrepris de me débarrasser de ces choses qu'on entasse dans des armoires, sur des étagères, sans jamais plus y revenir, qu'on conserve tout simplement parce que, sur le moment, on répugne à les jeter.

Pour être parfaitement honnête, j'en avais presque oublié l'existence. Vous savez : le temps qui passe, la mémoire qui fait ses choix.

Bien sûr, quand je l'ai tenue entre les mains, j'ai tout reconnu, tout,

instantanément : le lieu, la saison, l'époque ; et les deux garçons.

Je n'ai pas eu besoin de faire d'effort.  
Je n'ai pas eu d'hésitation.

J'ai d'abord été troublé puisque c'est toujours un peu étrange, n'est-ce pas, la résurgence imprévue, en rien préméditée, de souvenirs enfouis, d'épisodes occultés de nos vies. Étrange aussi d'être renvoyé à sa jeunesse quand on ne s'y attend pas, de se voir redonner l'image de ce qu'on n'est plus. Troublé, c'est ça. Sans être fichu de savoir s'il s'agissait d'un trouble agréable ou déplaisant.

Pour m'en défaire, je me suis efforcé de me rappeler les circonstances de la

fabrication de cette image. Forcément l'auteur était à rechercher parmi les quatre autres qui se trouvaient avec nous sur l'île, cet hiver-là. Mais qui parmi les quatre ? D. presque à coup sûr. Il avait emporté avec lui un appareil photo, je le revois, le portant en bandoulière, tandis qu'on arpentait le front de mer, dans les bourrasques. Ce devait être un Canon, avec la mise au point manuelle, tous les types de notre âge en avaient un ou en voulaient un, on s'imaginait un peu artistes, on voulait fixer des moments, figer des silhouettes. Ensuite, à notre retour à Bordeaux, D. a dû en faire un tirage, nous le montrer, nous dire : choisissez celles qui vous plaisent et je les ferai retirer. Et j'ai retenu celle-ci.

J'ai fini par la ranger avec d'autres, dans une boîte à chaussures. Cette boîte m'a suivi d'appartement en appartement. De nouvelles photos sont venues s'y empiler, avec les années. À chaque ajout, je me disais : ce sera bien de les regarder, un jour. Mais à chaque ajout, je repoussais le moment, ayant compris que la nostalgie fait plus de mal que de bien. Et puis, un jour, il n'y a plus eu de photos ajoutées, parce que désormais les souvenirs tiennent dans des téléphones portables, mais la boîte est restée, perchée en haut d'une armoire.

Elle est ouverte devant moi alors que je commence à écrire.

Et, au fond, c'est peut-être pour cette unique raison – jamais précisément

formulée – qu’elle n’a pas disparu dans les grandes éradications dont je suis capable parfois : je devais penser que ces photos *serviraient*.

Celle-ci au moins.

Celle-ci *en particulier*.

Les deux garçons sur ce cliché ancien, c’est Paul et moi.

Je reconnais ses cheveux bruns, ses lourdes boucles brunes qui s’envolent avec le vent, et son regard sombre, ses joues creusées, la peau claire, immaculée. Il baisse un peu la tête, il a les mains enfoncées dans les poches d’un caban de marin. Moi, je suis plus petit que lui, la différence de taille se voit. Les verres de mes lunettes sont embués à cause de la

pluie. En arrière-plan, le clocher d'une église, un clocher distinctif, un cône noir surmontant un édifice blanc, celui d'Ars-en-Ré. Je présume que c'était cela, l'effet recherché, montrer que nous nous trouvions à Ars, et faire que la singularité du lieu apparaisse.

Paul a vingt-quatre ans, moi vingt et un.

Il a une allure folle, malgré la tête baissée ou à cause d'elle, quelque chose d'élégant et de mélancolique, et moi, eh bien moi, je ressemble à un adolescent rétif. Des années plus tôt, j'avais déjà été un enfant rétif. Quand ma mère nous demandait, à mon frère et à moi, de prendre la pose dans le but de « conserver une trace »

(c'étaient ses mots), elle se plaignait de mes rebuffades, les tenait pour de la coquetterie, prétendait que je me *donnais un genre*. À dix-huit ans, c'était pire encore ; je me détestais. J'ai raconté cela : les lunettes de myope, l'absence de charme, la débilité de tout le corps. Quand je détaille la photo de l'île de Ré, la souffrance de ce jeune homme me saute aux yeux, cette impression de ne pas être à la hauteur (dans tous les sens du terme) ; je vois sa volonté de disparaître, d'esquiver le regard d'autrui, je sais son malaise et sa honte.

Si j'ai consenti ce jour-là à affronter l'objectif, c'est évidemment dans l'unique intention de figurer aux côtés de Paul, pour que ce *nous deux* apparaisse

quelque part, pour que ça existe, qu'on ne vienne pas me dire après que ça n'a pas eu lieu. Au fond, c'est ma mère qui avait raison : conserver une trace.

Il y a autre chose, peut-être. À l'époque, j'aimais me rendre dans l'île hors saison, lorsque les touristes l'ont désertée, que les autochtones se retrouvent entre eux, sans avoir besoin de mimer la séduction ou l'exaspération, quand la pluie dégouline des cabanons et que le sable colle aux chaussures après, quand les rideaux de fer des friteries et des glaciers sont tirés, les terrasses rentrées, quand le vent cingle, et que le silence domine. Cela devait cadrer avec le romantisme tourmenté que j'affectais alors. J'ai dû penser : ce n'est pas moi

qu'on photographie mais plutôt ce que je tente bêtement d'incarner, il s'agit d'une image recomposée, flatteuse.

Aucune date n'est mentionnée au dos de la photo, mais pas besoin : il ne fait aucun doute qu'elle a été prise en 1988, quelques jours avant Noël. Puisque c'est dans cette brève période, qui court du premier jour des vacances jusqu'au réveillon, que nous avons loué la maison dans l'île. J'ai consulté le calendrier de l'année 88 : la scène immortalisée s'est forcément produite entre le samedi 17 et le vendredi 23 décembre. Et plus précisément entre le 17 et le 21, car je suis quasiment certain que nous ne sommes pas restés une semaine entière sur l'île en fin de compte : certains